

CHAPITRE PREMIER

Un Adieu à Orphée

Je regardai s'éloigner lentement de la maison la charrette transportant la caisse soigneusement rembourrée, qui contenait le triptyque d'Orphée maintenant achevé. Bien qu'il dût encore voyager plus d'une heure avant d'atteindre la demeure de feu le marquis de Mesmay, officiellement, le triptyque n'était plus sous ma responsabilité. L'intendant de la marquise de Mesmay en avait pris possession, et c'était à lui de veiller à ce qu'il parvienne à destination sans dommages – et, je présume, à ce qu'il trouvât sa place sur un mur.

J'avais été payé pour les tableaux, bien qu'en réalité, l'argent eût été remis, à Lutèce, par l'homme de confiance de la marquise à mon agent, Myrica Mavor, qui devait le déposer à la banque. Il n'y avait pas eu de chicane suite à la mort du marquis, commanditaire véritable du tableau ; de fait, la marquise était venue me voir en grand deuil pour savoir où j'en étais et s'enquérir du moment où j'aurais fini. Elle avait paru enthousiaste à l'idée de le voir achever et, bien que son attitude me fût restée incompréhensible tout au long de la visite, je lui sus naturellement gré de l'assurance qu'elle me donna sur son intention d'honorer toutes les dettes de son défunt mari, et de poursuivre son œuvre du mieux qu'elle le pourrait.

Sa détermination à poursuivre son œuvre était peut-être un peu inquiétante, mais je n'avais pas osé insister sur ce point, puisque je n'étais pas censé savoir que le marquis avait été un membre important du Culte d'Orphée, au cœur de l'entrelacs des conspirations politiques du duc de Dellacrusca. Il était même difficile de lui présenter des condoléances formelles pour la perte qu'elle avait subie, dans la mesure où la secte tentait de dissimuler ou, du moins, de brouiller les circonstances de ce multiple meurtre, même s'il n'y avait pas eu d'autre sujet de conversation sur l'île depuis qu'il s'était produit.

Avant ce terrible événement, j'avais toujours considéré la marquise comme une personne plutôt réservée, étrange dans sa façon de chercher à communiquer avec les morts par le biais de Vashti Savage et autres devineresses présumées, sans compter les autres croyances mystiques qu'elle entretenait. La mort de son mari semblait l'avoir galvanisée et la poussait à prendre toute sorte de décisions, l'achèvement du triptyque ne représentant sans doute qu'une obligation de plus à cocher, sur une liste qui en comprenait beaucoup. J'étais en tout cas soulagé de ne plus la voir figurer sur la mienne.

La charrette semblait s'estomper et s'amenuiser à mesure qu'elle se fondait dans la grisaille du matin, toujours assombri par les retombées de la récente explosion de l'Hekla, au fin fond du nord de l'Océan. Je ne pouvais m'empêcher d'être rongé de regret pour avoir accepté la commande du triptyque, tout en me demandant si quelque chose aurait pu me mettre la puce à l'oreille, qui m'en aurait dissuadé si j'avais eu plus de jugement.

Je ne savais pas, évidemment, au moment de cette offre, que le marquis de Mesmay était membre du prétendu Culte d'Orphée. Même si je l'avais su, j'aurais eu bien peu idée de ce qu'impliquait cette appartenance. Bien entendu, je savais comme tout le monde que la société secrète en question n'était plus désormais qu'une couverture pour des conspirateurs politiques œuvrant au sein de l'Empire, bien qu'elle conservât un respect de façade pour les vestiges de ce qui avait jadis été la religion orphique, dans les siècles précédant la naissance de l'Empire et l'ère glorieuse du divin Jules. En tant qu'artiste, je m'étais toujours considéré comme détaché, par nature, des affaires politiques, et j'avais délibérément choisi de ne pas m'y intéresser et d'afficher ostensiblement mon dédain.

Avais-je commis une erreur ? me demandai-je. Si je m'étais davantage intéressé à ces questions, me serais-je rendu compte, d'abord, que le Culte d'Orphée maintenait une présence sur Mnémosyne, l'afflux d'estivants venus de diverses régions de Gaule, voire de plus loin, offrant un prétexte commode aux réunions de conspirateurs de tout poil ? Et si je m'en étais rendu compte, aurais-je ensuite été capable d'en conclure – comme d'autres, sur l'île, l'avaient sans doute fait – que lorsque le marquis de Mesmay m'avait commandé un triptyque représentant des moments de la vie du légendaire Orphée, il n'agissait pas seulement en amateur d'art, mais comme agent de ce soi-disant culte ?

Même si j'étais parvenu à cette conclusion, sans doute n'y aurais-je pas vu une raison de refuser sa commande. J'aurais pensé – et je le pensais toujours, en fait – que Mesmay m'avait approché simplement à cause de ma renommée et de mon talent d'artiste, qui faisaient de moi, sans conteste, l'habitant de

Mnémoysne le plus qualifié pour venir brillamment à bout d'une pareille commande. Ce n'était pas mon genre de travail habituel, bien sûr, ma réputation reposant presque entièrement sur l'art du portrait. Mais l'occasion d'élargir mon champ d'action m'avait semblé utile et le défi, intéressant d'un point de vue purement artistique. Aussi, dans l'hypothèse même où j'aurais soupçonné quelque autre intention chez Mesmay, j'aurais naturellement pensé que cette intention cachée ne me concernait nullement.

Les événements avaient prouvé le contraire, et de manière catastrophique. Mais je n'avais réellement aucune raison de soupçonner qu'il en serait ainsi, à l'époque. Je continuais à penser que même s'il était le maître supposé de Mesmay dans le cadre du culte, le duc de Dellacrusca n'était pour rien dans la commande du tableau. C'était pure coïncidence, d'après moi, si les peintures d'Orphée et mes tentatives, purement dictées par l'art, d'imaginer une explication qui me permettrait de donner un sens à sa légende, et donc de le représenter « correctement », s'étaient trouvées mêlées au fait que Dellacrusca avait retrouvé à Lutèce la petite-fille qu'il avait perdue depuis longtemps et qu'il recherchait depuis des années, en conséquence de quoi il s'était lancé à la poursuite de l'enfant jusque sur l'île...

Sauf, bien sûr, me remémorai-je, que beaucoup de gens pensaient qu'il n'y avait pas de coïncidence. L'enchaînement de coïncidences qui avait conduit aux circonstances particulières du meurtre de lord Dellacrusca, et en corollaire, à celui du marquis de Mesmay, semblait à coup sûr si bizarre qu'il était difficile de ne pas y voir la main d'un destin maléfique.

Un troisième fil courait dans la trame de cette histoire, qui s'était inextricablement enchevêtré dans les deux premiers. En y pensant, mon regard ne put s'empêcher de glisser de la charrette à la maison qui se trouvait au bord de la route sur laquelle s'éloignait le triptyque d'Orphée, sortant définitivement de mon existence, comme je l'espérais, du moins.

La maison en question, située entre ma demeure isolée sur le promontoire et le reste de l'île, avait été occupée de nombreuses années par le solitaire monsieur Toustain – le voisin idéal, selon moi, précisément parce que c'était un solitaire et que nos échanges s'étaient limités à des politesses épisodiques, en évitant toute relation personnelle. Jusqu'à ce que ses secrets commencent à transpirer à la suite de sa mort, je n'avais jamais eu de raison de soupçonner – pas plus que quelqu'un d'autre – que Toustain avait été un transfuge du Culte de Dionysos, avec lequel le Culte d'Orphée avait fait sécession, entraînant une sorte de schisme perdu dans les brumes de l'histoire pré-julienne. Mais le Culte de Dionysos avait lui aussi traversé les âges, rival indéfectible du Culte d'Orphée qui ne cessait de se développer.

Et aucune raison ne m'avait permis de soupçonner que Toustain avait détenu un document ancien, que les membres des deux cultes semblaient considérer comme une précieuse relique, d'un point de vue symbolique. Dans l'intention, semble-t-il, de garder ce document secret, il m'avait légué le livre dans la reliure duquel il était dissimulé, avec divers autres livres, plutôt que de l'inclure dans le reste de ses biens qui avaient été vendus aux enchères au profit des pauvres. Bien entendu, je ne me doutais pas de l'existence de ce document, et encore moins qu'il m'avait subrepticement été confié. Mais le duc de Dellacrusca, grand maître du Culte d'Orphée et de la police secrète gauloise, l'avait appris dès que la véritable identité de Toustain avait été révélée au grand jour, et il avait fait en sorte de le récupérer par des moyens déloyaux, comme d'habitude.

Là encore, si je l'avais su, je ne m'en serais pas davantage soucié, et il ne me serait pas venu à l'esprit que je puisse courir un danger mortel parce que des membres issus des deux cultes rivaux, inconnus l'un de l'autre, m'avaient pour ainsi dire fait des commandes en rapport avec le mythe, dépassé depuis longtemps, des origines supposées de leurs organisations. Je n'aurais pas vu non plus de signification cachée dans le fait que la maison de Toustain avait été vendue, par l'intermédiaire de mon agent Myrica Mavor, à Charles Parenot, un peintre lutécien qui se trouvait être – pas tout à fait par hasard, cette fois-ci – le père adoptif d'Élise, l'orpheline que Dellacrusca avait reconnue comme sa petite-fille, lorsqu'il avait été présenté à la famille par Myrica.

Et c'est là, évidemment, que les choses s'étaient sérieusement compliquées, et que la main du destin, ou de la magie, ou d'Eurydice – selon ce qu'on voulait y voir – était intervenue. À partir de là, les événements s'étaient succédé à une vitesse vertigineuse et avec une folie peu commune, jusqu'au concert après lequel Dellacrusca avait décidé, à sa manière sournoise et rusée, de s'emparer de sa petite-fille si douée pour la musique. C'est alors qu'il avait été massacré par des ménades, qui s'étaient introduites en se faisant passer pour des musiciennes prêtées par les Sœurs de Shalimar afin d'accompagner le spectacle.

La mort de Mesmay avait été, apparemment, un dommage collatéral, de même que celle de trois autres membres du culte qui avaient tenté d'arrêter les meurtres, ou du moins de venger le meurtre principal. J'étais sorti juste à temps, avec Parenot, après avoir arraché Élise et Hécate Rain aux dangereux feux croisés, ainsi que Mariette, la mère adoptive d'Élise, mais...

Et c'est bien dans ce « mais » que résidait le problème. Normalement, l'affaire était close. Les orphiques avaient bien l'intention de faire comme s'il ne s'était jamais rien passé, du moins en ce qui concernait la presse lutécienne et les archives historiques officielles, et de prétendre que leur chef mal aimé était mort quelque part ailleurs, et d'une autre cause. Or ce faux-semblant devait cacher quelque projet de vengeance, ou du moins, d'acte de violence cathartique. Mais j'en ignorais totalement les détails et la portée éventuelle.

De mon point de vue, bien sûr, on en avait désormais fini avec toute cette histoire. J'avais achevé les peintures, ce qui satisfaisait l'artiste en moi, aidé par Élise et Hécate, qui avaient ou non agi sous l'influence de l'ombre d'Eurydice, sur un plan subjectif sinon objectif. Le triptyque avait maintenant été officiellement livré, et devait disparaître à jamais de ma vie et de mes préoccupations artistiques. Le document que Dellacrusca avait récupéré chez moi avait soi-disant été détruit au cours du carnage qui avait accompagné son assassinat, et les copies que j'en avais faites aussitôt après l'avoir découvert avaient été envoyées à diverses personnes ; je ne m'attendais pas à les revoir un jour, et ne le souhaitais guère, les considérant comme dépourvues de toute signification susceptible d'être déchiffrée. De même, je ne voulais plus avoir affaire aux deux cultes rivaux, et bien heureux si je n'entendais plus jamais parler ni de l'un ni de l'autre.

« Mais »... les autres parties impliquées dans l'affaire me laisseraient-elles tranquille, maintenant que je m'étais retrouvé accidentellement mêlé à leur querelle ? Pouvais-je être sûr que les cultes rivaux ne me regarderaient pas avec méfiance, chacun me soupçonnant d'être un agent de l'autre ? Et si c'était le cas, qu'étaient-ils susceptibles d'entreprendre ?

Et à cet égard, on pouvait se poser d'autres questions...

Comme par hasard, tandis que mon regard s'attardait sur ce que je considérais toujours comme la maison de Toustain, légèrement voilée dans la lumière naissante du matin, un point noir émergea de la porte face à ma demeure, et commença à venir vers moi d'un pas qui me donna tout de suite une impression de lenteur : un pas d'enfant.

Malgré le peu de lumière, je la vis bientôt très nettement, et elle me vit. Je la reconnus, et elle me reconnut.

Je l'attendis.

– Bonjour, Maître Rathenius, me dit-elle avec une politesse parfaite, lorsqu'elle fut à quelques pas de moi. Puis-je vous parler ?

La première fois que j'avais vu Élise, petite fille de douze ou treize ans en passe d'acquérir la beauté propre aux jeunes filles en fleur, j'avais eu aussitôt envie de la peindre. Plus encore, j'avais voulu la peindre aux côtés de sa mère adoptive, comme une étude de contrastes – non pas simplement parce que Mariette était une blonde d'ascendance nordique, tandis qu'Élise avait des cheveux de jais, attestant qu'une partie de ses ancêtres venait de ce qui avait jadis été la Grande Grèce de l'époque préimpériale. C'était aussi en raison d'une opposition parfaitement équilibrée, entre la beauté presque adolescente de l'enfant et celle, adulte, de Mariette, qui s'épanouissait dans sa pleine et splendide maturité.

– Bien sûr, lui dis-je. Voulez-vous venir dans l'atelier ?

Elle sourit, car elle savait que c'était une sorte de privilège, même si, ces derniers temps, les circonstances m'avaient obligé à recevoir un peu trop d'invités dans mon atelier plutôt qu'au salon, comme pour symboliser la désagrégation manifeste du mode de vie que j'avais élaboré avec tant de soin et maintenu pendant si longtemps... pendant trop longtemps.

« Merci », dit-elle, mais elle avait dû remarquer mon coup d'œil furtif et légèrement perplexe en direction de la maison de Toustain, car elle s'empressa d'ajouter : « Mariette sait que je suis ici, Maître Rathenius. J'ai la permission. »

Je hochai la tête, remarquant qu'elle n'avait pas seulement appelé Mariette par son nom au lieu de dire « Mère », mais qu'elle ne s'était même pas donné la peine de mentionner Charles, et que son ton indiquait clairement qu'elle ne pensait pas avoir besoin de la permission de quiconque, puisqu'elle était un être libre. Elle avait grandi au Mont des Martyrs, où bien des filles d'à peu près son âge, qu'elle connaissait depuis l'enfance, avaient déjà commencé ce qu'elles auraient appelé et sans doute considéré comme « le travail ».

La mère de Mariette, à en croire ce que m'avait dit Myrica, l'avait protégée de ce métier jusqu'à un âge plus avancé. Elle en avait ensuite réchappé lorsqu'elle avait pris en charge Élise aux côtés de Charles Parenot. Il était compréhensible qu'elle ne fût pas d'accord avec sa fille adoptive sur la protection dont elle avait encore besoin et sur les permissions à lui accorder pour aller voir les artistes chez eux. En ce qui me concerne, bien sûr, je suis parfaitement digne de confiance, et j'espérais que Mariette l'avait compris maintenant que nous avions fait connaissance, superficiellement, certes, mais dans des circonstances peu ordinaires. J'avais toutefois une réputation qui pouvait lui donner des raisons de s'inquiéter.

– Vous ne devriez pas m'appeler Maître Rathenius, rappelai-je à Élise. Nous avons convenu, n'est-ce pas, que pour une camarade artiste comme vous, j'étais simplement Axel ?

Elle rougit légèrement, mais passa devant moi avec quelque précipitation pour me précéder dans l'atelier, espérant vainement me dissimuler son embarras sans fondement.

Élise prit le fauteuil libre près de la cheminée sans attendre d'y être invitée. C'était sur ce même siège que le duc de Dellacrusca avait attendu, sans y être non plus invité, avant notre dernière et terrible rencontre.

– Je crains que Jean-Jacques n'ait pris l'attelage pour aller en ville renouveler nos provisions, et que Luzon ne l'ait accompagné, lui dis-je. Je suis donc seul à la maison pour l'instant, mais si vous voulez que je fasse du thé, c'est possible.

– Non, merci, dit-elle. J'ai vu la charrette partir avec le triptyque, et j'ai pensé que je ne vous dérangerai pas.

– Je peux vous accorder autant de temps que vous le souhaitez, lui assurai-je. Mais vous n'y voyez pas d'inconvénient si je fais une esquisse de vous pendant que nous parlons ? Maintenant que je me suis débarrassé du triptyque, j'espère pouvoir vous peindre, vous et Mariette, comme je l'avais suggéré lors de notre première rencontre.

– Allez-y...

Un « mais » silencieux restait clairement en suspens.

– Il y a un inconvénient à ce que je fasse votre portrait ? demandai-je, surpris.

– Oh, non ! s'empressa-t-elle de me rassurer.

J'en tirai la conclusion logique. « Alors, c'est le fait que je peigne Mariette ? » demandai-je de façon peut-être un peu indiscrette.

De nouveau, elle rougit, et de nouveau, elle tenta de le cacher. Je l'y aidai en me détournant pour prendre mon carnet de croquis et un morceau de fusain.

« Oh, non ! fit-elle encore, mais avec plus d'hésitation. Je suis sûre que cela lui plairait. » Volontairement ou non, elle avait vendu la mèche : si quelqu'un s'y opposait, c'était forcément Charles. Il ne me connaissait pas très bien non plus, et en avait probablement entendu bien plus sur mon compte que Mariette ou Élise. Myrica Mavor lui avait peut-être dit, bien sûr, que j'étais tout à fait digne de confiance, mais le sujet n'était pas de savoir si elle l'avait fait. Elle se faisait une idée purement commerciale de la façon dont il fallait entretenir et enjoliver la réputation et l'image d'un artiste, et elle nourrissait également l'idée stupide qu'on avait tout intérêt à mettre les artistes en rivalité.

Laissant tomber le sujet, je commençai plutôt à dessiner et j'attendis qu'Élise me dise pourquoi elle voulait « me parler ».

Il s'agissait visiblement de quelque chose de sensible, mais qu'elle jugeait également important, car elle éprouvait le besoin d'y aller pas à pas.

– Vous savez que je travaille avec Hécate Rain sur des accompagnements musicaux destinés à une œuvre plus ancienne, depuis que nous avons improvisé sur... l'autre pièce, dit-elle.

– Oui, je sais, répondis-je. J'en suis heureux. Parfois, son enthousiasme a besoin d'une petite étincelle pour être stimulé, et c'est ce que semble lui avoir apporté votre rencontre.

– Elle dit que si je vous demande de me dire la vérité, et que vous dites que vous le ferez, alors vous le ferez.

La main qui tenait le fusain s'arrêta d'elle-même : le terrain pouvait s'avérer dangereux.

Je la regardai droit dans les yeux : « Je ne vous mentirai pas, Élise », promis-je.

C'était une enfant intelligente, elle savait faire la différence entre promettre de dire la vérité et promettre de ne pas mentir, mais elle accepta cette marque de bonne foi. Elle n'avait pas fini de tourner autour du pot, toutefois. Quel que fût le sujet sur lequel elle voulait que je lui dise la vérité, elle sentait visiblement qu'il fallait d'abord préparer le terrain.

– Hécate dit que vous ne croyez pas à la magie, dit-elle.

– C'est aller un peu vite, répondis-je. Ce que je pense, c'est qu'une grande partie, sinon la totalité, de ce que les gens considèrent comme de la magie non seulement peut, mais doit, s'expliquer naturellement. Cependant, il y a des aspects de la nature que nous ne comprenons pas encore, dont certains sont extrêmement bizarres.

– Et donc, lorsque Vashti Savage prétend invoquer les esprits des morts, compléta Élise, les images qu'elle évoque sont issues, en fait, de son propre esprit – d'une partie de celui-ci dont elle n'est pas pleinement consciente et qu'elle ne peut pas vraiment contrôler.

La main qui tenait le fusain s'immobilisa de nouveau un bref instant ; le terrain était décidément dangereux. Élise avait été expressément exclue de la séance à laquelle Charles, Mariette, Lord Dellacrusca et moi-même avions participé, mais le simple fait de l'exclure avait dû la rendre prodigieusement curieuse de ce qui s'y était passé. Hécate, qui n'était pas connue pour sa discrétion, devait le lui avoir dit. Mais Hécate ne savait pas plus que Mariette ce qui s'était véritablement passé, et j'étais loin d'être certain de le savoir moi-même. L'ombre d'Eurydice avait fait comme une apparition, mais je ne savais pas vraiment à quoi elle correspondait, ni ce qu'elle signifiait.

Je forçai ma main à bouger, et à continuer de dessiner.

– C'est ainsi que j'interprète ce qui se passe lors de ses séances, approuvai-je calmement. Vashti n'est pas d'accord et m'en veut de mon interprétation, bien que je prenne toujours soin de souligner que je la crois parfaitement sincère, et que sa méthode produit des résultats qui sont certainement intéressants, et peut-être précieux. C'est une véritable artiste, dans son genre, avec un vrai talent.

– Et quand les gens disent que vous êtes un sorcier, ils se trompent. Votre œil d'artiste vous permet parfois de voir des choses, et de faire des suppositions à partir de ce que vous voyez, ce que les gens qui ne sont pas des artistes ne peuvent pas faire. Mais il n'y a rien de magique en vous ?

Je dus pratiquement serrer les dents pour garder ma main en mouvement, même si je savais qu'elle n'avait probablement aucune idée de la raison pour laquelle ce terrain-là, particulièrement, me semblait dangereux. Je voulus ramener Élise dans la direction où je pensais qu'elle essayait d'aller.

– De même, suggérai-je, que vous avez une oreille remarquable, sans être une magicienne. Bien des gens peuvent apprendre à jouer d'un instrument de musique, et quelques-uns y excellent à force d'apprendre – même si certains, comme cette pauvre Hécate, se rendent compte que leur talent est très limité. Mais d'autres, comme vous, semblent dotés d'un talent inné qui les rend exceptionnels quasiment dès qu'ils arrivent à jouer leur première note. Pour beaucoup de gens, des capacités musicales aussi précoces que les vôtres semblent magiques, voire surnaturelles.

– Mais vous ne pensez pas qu'elles le soient ? demanda-t-elle.

– J'ai vu un grand nombre de jeunes prodiges de toutes sortes, allant de la musique aux mathématiques. Beaucoup d'entre eux m'ont semblé extraordinaires, mais j'ai tendance à penser qu'il s'agit d'un phénomène naturel, même s'il est rare.

Je me maudissais secrètement d'avoir l'air si prétentieux, mais elle m'avait un peu décontenancé. Toutefois, nous nous étions clairement rapprochés de ses préoccupations.

– Parfois, dit-elle, il me semble que je suis un instrument comme celui dont je joue, que je joue moins que « je ne suis jouée », surtout lorsque j'improvise, au lieu de suivre une partition. C'est comme si la musique venait de l'extérieur... d'au-delà de moi-même. Hécate dit qu'elle ressent la même chose pour sa poésie.

– Je connais bien ce sentiment, dis-je. Tous les artistes le connaissent. Lorsque nous sommes complètement pris par ce que nous faisons, les choses semblent se produire d'elles-mêmes, juste arriver, au lieu d'être quelque chose que nous maîtrisons consciemment. Nous sommes parfois surpris par notre propre travail – comme quand vous avez vu quelque chose dans le triptyque inachevé, alors que je ne suis pas sûr que cela y était vraiment. Mais à partir du moment où vous me l'avez fait remarquer, j'ai tout de suite voulu l'y introduire, parce que c'était ce dont l'œuvre avait besoin.

» De même, la musique que vous jouez vient, au moins quelquefois, de l'extérieur de votre conscience, et vous prend parfois par surprise. Mais cela ne signifie pas nécessairement qu'elle vient d'une sorte d'« au-delà » surnaturel. Il existe une partie de votre esprit d'où sont issues toutes sortes de pulsions et d'impulsions, qui émergent ensuite dans votre pensée sous forme de sentiments, de désirs et d'inspirations artistiques. La capacité à saisir et à développer ces inspirations est ce qui fait de nous des artistes... et plus nous sommes habiles à les saisir et à les utiliser, meilleurs nous sommes, moi en tant que peintre, Hécate en tant que poète, et vous en tant que musicienne.

– Mais vous ne croyez pas que la musique puisse avoir des effets magiques ?

Cette question, soufflée volontairement ou non par Hécate, m'avait tout l'air d'un piège. Je fis une pause, enlevai posément la première feuille de mon carnet, et mis l'esquisse de côté, pour me donner le temps de réfléchir. J'avais promis de ne pas lui mentir, et je savais que cette promesse risquait d'être difficile à tenir, surtout si elle voulait en venir là où je le pensais, maintenant.

– Je ne peux pas l'affirmer, avouai-je. J'ai vu trop de choses étranges se produire en même temps que la musique, ou qui paraissaient résulter de la musique, pour lui dénier le pouvoir troublant qu'elle semble avoir dans certaines circonstances. Ce que je ne crois pas, c'est que les musiciens puissent volontairement faire de la magie avec la musique. Quoi qu'il y ait derrière la magie, ce n'est pas encore quelque chose que les êtres humains ont appris à maîtriser, à contrôler et à diriger. J'ai connu des gens intimement persuadés d'en être capables, et je suis sûr, pour certains, qu'ils ne mentaient pas. Mais je pense qu'ils se sont peut-être trompés sur la part véritable qu'ils avaient dans les effets qu'ils observaient.

C'était là encore faire preuve d'une prétention exagérée, mais la petite était intelligente et elle avait déjà eu, sans doute, cette discussion avec Hécate. Je ne comprenais pas, cependant, sa réticence à en parler à Mariette et à Charles.

Elle prit un temps de réflexion et entra dans le vif du sujet.

– Vous vous rappelez cet affreux son discordant que ma viole a fait entendre, avant que les meurtrières de mon grand-père ne sortent leurs couteaux ?

« Oui », répondis-je, me gardant bien de préciser que ni moi ni aucun de ceux qui l'avaient entendu ne risquait d'oublier la chose, même s'il était impossible de retrouver le son en pensée. « Et je sais que vous ne l'avez pas produit volontairement. »

« Non, confirma-t-elle. Moi, ce n'était pas volontaire. » En insistant sur le pronom, elle suggérait que dans un sens, la discordance avait pu être produite volontairement, néanmoins.

Je mis mon carnet de côté, espérant que cette pose suffirait à me donner un air sérieux et plein d'autorité. « J'ai promis de ne pas vous mentir, fis-je. Je ne vous dirai donc pas que je ne pense pas que cette discordance n'ait rien à voir avec ce qui est arrivé ensuite. Mais je suis absolument convaincu qu'elle n'est en rien la cause de ce qui s'est passé. Je pense que c'était une sorte de réaction – une sorte de cri d'alarme. Inconsciemment, je pense, votre esprit sensible a perçu que quelque chose n'allait pas, que les apparences autour de vous étaient trompeuses et que quelque chose de terrible était sur le point d'arriver. Je ne sais pas exactement ce qui vous a mise en alerte, et je suppose que vous ne le savez pas non plus. Mais c'est pour moi l'explication la plus plausible de ce qui s'est passé. »

Elle approuva de la tête. Elle ne me remercia pas, ce dont je me réjouis. Si elle m'avait remercié, cela aurait pu signifier qu'elle pensait que j'essayais de la ménager.

« Je ne voulais pas qu'il meure », fit-elle tout à trac. Elle me porta alors le coup de poignard. « Et vous ? »

J'affrontai résolument son regard. « Non, je ne le voulais pas, dis-je. C'était, je crois, un bien méchant homme, avec probablement beaucoup de sang sur les mains, et je ne l'aimais pas plus qu'il ne m'aimait. Mais je n'aurais jamais voulu sa mort. »

Elle ne hocha pas la tête, cette fois, mais je pense qu'elle l'admit. C'était vrai, après tout. Toutefois, elle ajouta : « Vous aussi, vous avez réagi très vite, en poussant mon père vers moi et en mettant Hécate hors d'atteinte. Vous avez aussi perçu quelque chose, peut-être ? »

– Peut-être, reconnus-je. Si c'est le cas, c'était inconscient – ce n'est qu'en voyant les couteaux que j'ai agi.

Elle marqua une pause, puis ajouta : « C'était tellement inutile. Pourquoi n'a-t-il pas simplement dit quelque chose, la première fois qu'il a reconnu la viole ? Pourquoi ne m'a-t-il pas juste dit qui j'étais, et pourquoi ne l'a-t-il pas dit à Charles et Mariette, pour me demander ensuite ce que je voulais faire ? »

– Ce n'était tout simplement pas son genre, lui dis-je. Toute une vie passée à intriguer dans l'ombre et la ruse pour atteindre ses objectifs l'avait à ce point corrompu qu'il ne pouvait littéralement pas envisager une autre façon d'agir. Lorsqu'il a découvert que Toustain m'avait légué le fragment orphique sans que je le sache, il aurait pu se contenter d'envoyer ses fils frapper à ma porte, expliquer la situation, et me demander de le chercher. Mais ce n'était pas sa façon de faire. Il ne lui est probablement jamais venu à l'esprit de s'y prendre autrement, plutôt que d'imaginer un subterfuge pour que je le trouve à sa place. Quant à vous donner le moindre choix ou vous laisser dire votre mot sur votre propre destin... c'est quelque chose qui ne lui a sans doute jamais traversé l'esprit non plus, bien que c'eût été sensé et

raisonnable autant qu'honnête. Même si son plan avait réussi, il y aurait perdu, tout comme il a été perdant en traitant votre mère comme il l'a fait.

– Vous pensez qu'il l'a fait tuer ? demanda-t-elle.

– J'en doute, répondis-je. Encore une fois, ce n'était pas son genre. Il l'aurait voulue vivante, s'il avait pu la retrouver, parce qu'il aurait voulu façonner sa vie comme il voulait façonner la vôtre, et il se sentait sûrement en droit de le faire. Au regard de ce qui vous est arrivé, je pense qu'il est probable que votre mère soit morte en couches. Mais ce n'est qu'une supposition.

À sa façon de hocher la tête, je compris qu'elle n'en avait pas encore terminé, mais elle marqua une pause. Elle se leva pour regarder les esquisses que j'avais faites. Je n'en étais pas fier. J'avais été horriblement distrait.

– Je peux faire mieux que ça, lui dis-je.

Elle regarda la première d'entre elles – celle qui était censée être terminée – avec le même intérêt passionné que lorsqu'elle avait regardé le triptyque d'Orphée, avant et après son achèvement, et j'eus la désagréable impression qu'elle y voyait, encore une fois, des secrets que je n'étais même pas conscient d'avoir enclos dans les lignes et les traces de fusain.

Ensuite, elle se rassit.

– Sommes-nous en danger, Axel ? demanda-t-elle d'une voix douce, mais avec une franchise éloquente.

Je ne pouvais pas me contenter de dire non ; je l'aurais déçue. Or, je ne voulais pas la décevoir, non pas tant parce que c'était une enfant qui avait réellement toujours besoin d'être protégée un minimum, même si elle n'avait pas tort de se croire plus sage que ceux de son âge, mais parce que c'était une artiste.

– Une bonne quarantaine de gens ont entendu cette discordance, mais il n'y a aucune chance que l'un d'entre eux pense qu'elle a contribué de quelque manière que ce soit à la mort de Dellacrusca, dis-je. Franchement, je ne sais pas jusqu'où va la folie des orphiques, mais je ne peux pas imaginer qu'ils soient assez fous pour vous en vouloir de ce qui est arrivé à votre grand-père. Ils cherchent peut-être quelqu'un sur qui soulager leur colère, mais ils ne sont pas du genre à s'en prendre à une fillette de douze ans... ou treize, peut-être ?

– Je ne sais pas, avoua-t-elle. Il y a une incertitude sur ma date de naissance. Est-ce que c'est important ?

– Non, reconnus-je. En fait, ils ont une trop haute idée d'eux-mêmes. Je ne crois pas que vous ayez quoi que ce soit à craindre des orphiques – ou des dionysiens, quel que soit le récit confus qui leur revienne aux oreilles sur ce qui s'est passé dans cette salle.

Elle me fixait. Comme je m'arrêtais, elle me relança : « J'ai dit "nous" ».

Je me sentis étrangement reconnaissant du fait qu'elle se souciait de moi. Je secouai la tête. « Je ne sais vraiment pas, en ce qui me concerne. Sans le vouloir, il semble que je me sois retrouvé au milieu d'une querelle qui n'a effectivement rien à voir avec moi. Mais aucun des protagonistes ne le sait, et je crains que ce qu'ils ignorent ne conduise l'un ou l'autre d'entre eux à tirer des conclusions erronées. Honnêtement, je n'ai aucune idée sur le fait que je sois ou non en danger, ni sur ce que je devrais faire si c'était le cas... Quoi qu'il en soit, si Charles et Mariette estimaient devoir se mettre le plus à distance possible de moi, je ne pourrais pas leur en vouloir. Si Charles veut retourner à Lutèce... eh bien, pour être honnête, je pense que ce serait peut-être sage. »

Elle se leva encore pour aller regarder l'esquisse. Cette fois, son attitude confirma que j'avais deviné juste : Charles Parenot voulait effectivement quitter une île qui ne lui avait jusqu'alors apporté que souffrance. Comme je venais de le dire en toute sincérité, je pensais qu'il était sans doute sage de le vouloir.

Après un examen plus minutieux, elle dit : « J'aimerais que vous fassiez mon portrait. Pas comme ça, mais j'aimerais que vous le fassiez. »

J'eus un regain de gratitude, mais ce n'était pas le moment de s'abandonner. « Si Charles veut partir... » commençai-je.

– Il en parle, me coupa Élise. Mariette ne veut pas revenir. Ils se disputent. S'ils le mettent au vote... mais ils ne m'y feront pas participer, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ainsi que cela marche. Même s'ils prétendent tenir compte de ce que je veux, ils ne me laisseront pas faire pencher la balance.

– Je ne sais pas, avouai-je. Je suppose que c’est difficile pour eux. Ils se sentent responsables de vous, et pensent savoir mieux que vous ce qui est dans votre intérêt. Mais je n’irai pas prétendre savoir ce qu’ils ressentent. Je n’ai jamais eu d’enfant.

Elle avait l’air d’avoir un commentaire ou une question sur le bout de la langue, qu’elle se retenait de formuler. Selon toute vraisemblance, elle était en train de se dire que Charles et Mariette non plus n’avaient jamais eu d’enfant – mais sa façon de me regarder était décidément troublante. Car bien d’autres choses lui avaient sans doute traversé l’esprit, bien d’autres questions, et c’était manifestement sur les conseils d’Hécate Rain qu’elle était venue me demander mon avis. J’étais en tout cas troublé au point de parler sans réfléchir.

– On n’en arrivera peut-être pas jusque là, de toute façon, fis-je. Je pense moi-même quitter l’île.

Elle en fut visiblement stupéfaite, mais pas autant que l’auraient été nombre de ceux qui pensaient me connaître bien mieux qu’elle.

– Mais vous voulez faire mon portrait, me rappela-t-elle. Et celui de Mariette.

– C’est vrai, fis-je avec un sourire forcé. Mais on ne peut pas toujours faire ce qu’on veut, hélas.

– C’est un secret ? me demanda-t-elle alors. Je vois bien que cela vous a échappé et que vous n’aviez pas vraiment l’intention de me le dire. Mais si vous m’autorisez à le dire à Charles et à Mariette, ils ne se disputeront peut-être plus.

Elle était véritablement d’une maturité au-dessus de son âge... d’une intelligence, à tout le moins, ce qui n’est pas forcément la même chose. J’avais honte, cependant, d’avoir pensé un moment qu’il pût y avoir un peu de son grand-père en elle, ainsi que de sa vraie mère.

– Ce n’est pas un secret, lui dis-je. Vous pouvez le leur dire... mais j’espère que vous ne m’en voudrez pas, si je vous donne le conseil de ne pas vous en servir comme d’une arme dans leur querelle. Vous feriez bien d’y aller doucement.

Elle approuva de la tête, comme si elle me savait gré du conseil. Mais elle ne dit rien sur les chances qu’elle avait de le suivre, même si elle n’avait pas promis de ne pas me mentir.

– Rien de ce que j’ai dit n’est un secret non plus, dit-elle, mais si quelqu’un voulait savoir...

– Je ne leur mentirai pas, fis-je avec une pointe d’ironie, mais je peux rester discret.

– Ce serait vraiment dommage, tout de même, que vous partiez avant d’avoir fait mon portrait, dit-elle d’un air pensif. Vous rateriez aussi l’occasion de voir Hécate exécuter son œuvre avec moi pour l’accompagner.

– Ce serait désolant, reconnus-je, me doutant de ce qui allait suivre... et qui ne manqua pas.

– Vous avez dit à Hécate que vous envisagiez de partir ?

– Pas encore, avouai-je, et vous avez raison : elle aurait dû être la première personne à l’apprendre. J’avais prévu de lui rendre visite cet après-midi, de toute façon, maintenant que je suis débarrassé du triptyque. Si par hasard vous la voyez avant...

Elle secoua la tête. « Nous ne sommes pas censées nous voir avant demain, dit-elle. Mais même si je la vois... je peux aussi rester discrète. De toute façon, elle vous en dissuadera... à moins que vous n’ayez prévu de l’emmener avec vous... ? »

Elle marqua une pause, me fixant d’un regard de faucon, guettant la réponse que je n’avais pas l’intention de lui donner.

« Non, vous ne l’avez pas prévu, n’est-ce pas ? » conclut-elle. Et elle avait raison, bien que je n’eusse rien laissé paraître, j’en étais sûr. Mais elle leva aussitôt les mains en l’air et rougit encore, d’un air contrit cette fois. « Je suis désolée, dit-elle. Ce n’est pas mon affaire. »

J’avais comme dans l’idée que cela pourrait bien devenir son affaire, si je prenais ma décision. Il y avait déjà un certain temps qu’Hécate et moi avions été amants, mais nous étions peut-être plus proches maintenant que jamais, et quand le moment serait venu pour moi de l’abandonner, comme cela finirait par arriver, elle en serait durement frappée. Si Élise devait devenir son accompagnatrice attitrée, ne serait-ce que pour un temps, elle pourrait bien avoir à faire face à un certain nombre de retombées émotionnelles.

– Vous n’avez pas besoin de vous excuser, la rassurai-je.

On entendit alors claquer la porte d’entrée, au moment où Jean-Jacques l’ouvrit, tenant vraisemblablement une caisse de provisions dans les bras, qui l’empêchait de la retenir.

– Je ferais mieux de rentrer, s’empressa de dire Élise, sinon Mariette va commencer à s’inquiéter. Merci d’avoir répondu à mes questions, Axel. Quand j’aurai réfléchi aux réponses, j’en aurai peut-être d’autres, cependant.

– Vous serez toujours la bienvenue, lui assurai-je. Et n’oublions pas qu’il y a de grandes chances que je puisse faire votre portrait. Les choses sont encore un peu tendues en ce moment, mais elles vont peut-être se calmer.

Je la raccompagnai jusqu’à la porte. Puis je regardai Jean-Jacques finir de déballer son chargement. Je voulais lui parler au plus vite de l’autre commission pour laquelle il était allé en ville.